



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Bon an, mal an

Lavedan, Henri

Paris, 1908

12 janvier 1907.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-47678](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-47678)

12 janvier 1907.

C'est au Continental, à la réunion des Trente Ans de théâtre, quelques minutes avant le banquet, que j'appris la chose de la bouche du jeune architecte Pierre Sardou : « Vous savez la nouvelle ? Mon père est nommé grand-croix ! »

Tandis qu'il me disait ces mots avec une charmante et fière gravité, je suivais la direction de son regard soudainement attendri et, au loin, dans l'embrasure d'une porte dorée qui semblait un coin de décor, j'apercevais — côté cour — le maître illustre que nous aimons tous causant au milieu d'un groupe et le galvanisant de cette généreuse ardeur qui fait autour d'elle la vie et le combat depuis plus de soixante ans.

L'insigne envié ne barrait pas encore sa poitrine ; mais, cependant, je me représentai aussitôt l'auteur de *Patrie* sous l'opulente moire,

et il me parut que ce roi de la scène française la porterait avec la native aisance des souverains, comme s'il l'avait trouvée dans le berceau où il ne tenait déjà pas en place. Et cependant, quelles rudes campagnes ne dut-il pas mener avant de conquérir — sans la chercher — cette distinction suprême? Aussi nul plus que lui ne la méritait, et il en était même si exceptionnellement digne qu'il aurait très bien pu s'en passer. Elle n'ajoute rien à sa gloire, mais elle la fixe, d'un beau trait rouge. Le grand théâtre se sent honoré du coup par une aussi rare et juste récompense. En effet, Victorien Sardou est le premier auteur dramatique à qui elle soit décernée. Il s'ensuit que, dans la corporation, nous avons chacun, depuis l'autre jour, l'illusion égoïstement humaine et touchante d'avoir reçu un petit morceau de la prestigieuse écharpe. Nos gilets blancs en sont rougis. Et j'imagine que, des Champs-Élysées où il s'est fait raconter *Madame Sans-Gêne*, le Corse sourit d'aise de voir se dérouler la bande de pourpre de sa Légion sous l'aigu et fin visage acéré dont les traits historiques sont également ceux d'un Bonaparte qui ne compte plus les Arcole.

*
**

Pour le goûter avec énergie dans son atmosphère naturelle, il faut entendre le mélodrame aux petites places, tout en haut, parmi le peuple

pressé, tassé sous l'opprimante chaleur du lustre et des plafonds bas.

J'ai été curieux d'aller suivre, aux dernières galeries, un acte de *la Môme aux beaux yeux*, le nouveau grand succès de Pierre Decourcelle à l'Ambigu. Je n'ai pas regretté mon idée. Quel admirable public ! et l'étonnante acuité de jouissance ! Ces gens sont vraiment là, dans toute l'acception du mot, au *paradis*. Durant ces heures, ils oublient tout, tristesse et pauvreté de leur condition, jusqu'à la faim, car plus d'un n'a pas dîné pour s'offrir la régalade sans pareille. La plupart des femmes sont en cheveux, tandis que les hommes gardent volontiers leur chapeau versé sur une oreille ou rejeté en arrière par la main crispée qui voyage dans la tignasse. Il y a là, sortant de la chemise de flanelle ou cravatés du mol foulard de soie, des cous de misère à pomme d'Adam allongés outre mesure par l'anxiété. Les bras pendent comme des câbles hors du balcon sur le rebord duquel s'appuient les têtes pétrifiées. Les yeux brillent d'un intense éclat, les fronts sont luisants ainsi qu'au travail, les bouches tordues pour le cri, la gaudriole ou le juron, et tous ces êtres violemment projetés en avant, se montant sur le dos les uns des autres, debout, accrochés aux colonnes de fonte, forment des grappes à peine équilibrées, tirées vers la scène par une sorte de vertige. On craint à toute minute de les voir tomber dans l'orchestre. C'est comme une fresque de Sixtine populaire.

Assurément les physionomistes fameux, les historiographes du *facies* qui ont exploré les moindres replis de notre masque, Hogarth, Lavater, Boilly, Daumier, auraient éprouvé d'incroyables joies professionnelles devant ces figures retournées à l'état sauvage où s'inscrivaient en si puissant relief toutes les émotions fortes ou douces. Le drame se lisait couramment sur les visages comme sur le manuscrit du souffleur. Les moindres nuances de sentiments, les plus subtiles et les plus délicates, plissaient et déplissaient les joues comme fait la bise en rebroussant le flot des rivières. Et cela sans désaccord, sur une espèce de mot d'ordre magique et avec le plus merveilleux des ensembles. Les rires jaillissaient en hoquets du goulot des mâchoires avec la même spontanéité que les clameurs ou les invectives. Tous, depuis l'ouvrier capable aux lèvres judicieuses, l'humble ménagère en caraco qui a l'air d'une héroïne de Coppée, le voyou chafouin aux pouces d'étrangleur, jusqu'à la vieille mère qui a vu Marie Laurent et à la moucheronne de treize ans qui pompe une valence remplie de larmes... tous vibraient avec un magnifique unisson à ces éternelles péripéties du crime et de la vertu aussi anciennes que le guet-apens de Caïn. Ils n'avaient qu'une seule âme éparse en des centaines de corps. L'air était chargé d'une odeur de bétail, de poussière et d'orange et, dès qu'apparaissait le joyeux traître Decori, rien

n'était plus saisissant que de voir cette foule, secouée, bruire instantanément comme une forêt de pins.

Depuis toujours, d'ailleurs, le peuple offre la plus dramatique beauté d'attitudes, dès qu'il *écoute*, que ce soit le sermon guerrier de Pierre l'Ermite, la harangue de Desmoulins ou l'interrogatoire de la reine au tribunal révolutionnaire.

Mais en redescendant, à l'entr'acte, un souvenir vague me hantait. Où donc avais-je observé déjà ces mêmes visages suant d'attention, grimaçant de crainte, rayonnant d'espoir ? Et soudain je me rappelai. C'était en Italie, à Sienne, au premier étage de la maison commune située sur la belle place creusée en forme d'arène pour courses de chars. Le hasard de ma promenade m'avait amené là en pleine séance de cour d'assises. Je reconstituais la scène par l'étouffant après-midi de juin ; la vaste salle aux peintures effacées dans le goût de Giotto, les juges, misérables, la barbe mal faite et somnolant en chassant les mouches. Au milieu, dans un espace vide, une cage de fer, une cage à lions sur quatre roues, dans laquelle s'expliquait avec une volubilité courtoise l'accusé, un faquin qui passait ses bras par les barreaux comme si on allait lui jeter des fruits... et puis plus loin, maintenue sous les aisselles par une grosse corde graisseuse tendue de long en large et contre laquelle elle s'appuyait de tout son poids, la foule, les frémissantes petites places.

Sauf que leurs teints étaient de terre plus cuite et que leurs prunelles de fièvre montraient de beaux blancs bleuâtres à la Lucca, ils avaient absolument le même aspect que mes « oiseaux de paradis » à l'Ambigu.

*
* *

Contrairement à la locution courante, la modeste église de Saint-Gratien était trop grande l'autre jour pour les rares amis fidèles qui assistaient, groupés autour de Mgr le prince Louis Bonaparte, au service d'anniversaire célébré sur son ordre en l'honneur de sa tante la princesse Mathilde. Une quinzaine environ. L'an dernier, on était davantage; l'an prochain, nous serons huit, en comptant le prêtre. Personne de la localité, pas le moindre représentant officiel de ce pays dont la châtelaine a été, pendant plus d'un quart de siècle, l'âme exquise et qu'elle a, sans bruit, comblé de bienfaits.

Sans doute il faut comprendre les impitoyabilités de la vie, et tous les absents n'ont pas tort. Mais nous ne pouvions cependant nous empêcher d'évoquer le chaleureux encombrement de l'hôtel de la rue de Berri, surtout en ce mois de janvier, du temps, qui n'est pas si lointain, où y régnait, en ses nobles atours et ses soies violettes de Lyon, la nièce de l'empereur. Ce n'étaient que personnages porteurs de titres beaux comme des lauriers, ducs et princes

ployant sous des noms trop lourds de batailles !... Et partout des fleurs... Et que de révérences, de baisemains, d'yeux mouillés, d'effusions de respect, de serments, de « chères princesses » ! dont la placide intéressée subissait l'assaut avec une mélancolique hauteur, et juste assez de crédulité pour que l'obstinée confiance qu'elle voulait garder jusqu'au bout dans les hommes ne fût pas troublée.

Simple comme une messe de village, le service fut tel que sa souveraine humilité l'eût choisi.

Dans la chapelle de droite où se dresse — avec une magnificence de race à laquelle la mort semble avoir encore ajouté — le buste qu'a taillé Carpeaux, on lit sur la gaine : *Mathilde, Lætitia, Wilhelmine, Napoléon*. En dessous un aigle éploie ses ailes. C'est ici que dort la fille du roi Jérôme.

En face, dans la chapelle de gauche, du fond des ténèbres d'une dalle de marbre noir appliquée au mur, d'autres mots se détachent... *Ci-gist très haut et très puissant seigneur... messire Nicolas... Maréchal de France... les armées du roi...* C'est là que repose Catinat. Il est couché, lui, en armure de cérémonie, appuyé de la main sur son bâton, avec cette fastueuse arrogance qu'ont, à Versailles, les divinités et les fleuves étendus au bord des bassins. On retrouve sur ses traits sévères la méthodique froideur du tacticien qui venait du barreau. Et ils se regardent tous deux, sans trêve, la princesse et l'homme de guerre.

Aux heures où ils sont seuls, portes closes,
quel est le muet dialogue de ces illustres ombres ?

— Marengo ! Wagram ! dit l'une.

— Staffarde ! la Marseille ! réplique l'autre.

Ils tuent l'interminable temps à ressasser sans
fatigue les vieilles gloires françaises.